

Il fait froid quand on regarde là où il n'y a pas de chaleur

Frédéric Hardel

Volume 42, numéro 3, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92494ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

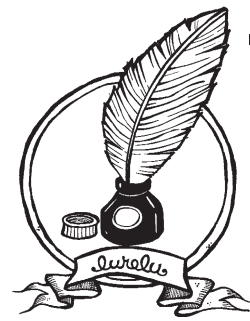
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hardel, F. (2020). Il fait froid quand on regarde là où il n'y a pas de chaleur. *Lurelu*, 42(3), 83–84.



Il fait froid quand on regarde là où il n'y a pas de chaleur¹

par Frédéric Hardel

83

Amoureux des livres mais surtout des histoires, Frédéric Hardel est bibliothécaire dans le Bas-Saint-Laurent, sa région adoptive. Il habite à la campagne entouré d'un chien, d'un chat et de dix-mille livres. Frédéric adore écrire et il a déjà publié quelques nouvelles littéraires dans des revues ces dernières années. Depuis qu'il est tout petit, il est passionné de Don Quichotte, qui est pour lui, non pas quelqu'un qui a perdu la tête, mais plutôt un homme qui a retrouvé sa capacité à s'émerveiller.

lakoutsk, Sibérie, mois de décembre

Lorsque Grygory est entré dans la cuisine à son retour de la mine, on pouvait voir sur son visage qu'il rapportait une mauvaise nouvelle. Il s'est approché de Donia, sa femme, et lui a parlé à voix basse. Celle-ci a alors porté sa main à sa bouche, a essuyé une larme et a demandé doucement à Jorik, douze ans, d'amener sa sœur Maéva voir les animaux. Les enfants ont donc mis manteaux, bottes, tuques, foulards et mitaines, le grand aidant la petite, et sont sortis, laissant entrer un courant d'air glacial dans la cuisine.

– Mais Grygory, ce n'est pas possible!

Grygory, qui venait de s'assoir sur un tabouret, jouant nerveusement avec sa casquette de laine, se taisait. Donia, elle, faisait les cent pas, comme si elle essayait de fuir la mauvaise nouvelle. Elle ajouta :

– Morts tous les deux! Comment est-ce possible?

– Le froid, les tuyaux qui éclatent... la négligence... l'eau qui emporte la terre... La noyade dans la boue, quelque chose de terrible... Sept morts en tout, Donia...

– Mon Dieu, que vont devenir Jorik et Maéva?

Grygory haussa les épaules. Lui et Donia n'avaient pas réussi à avoir d'enfants; garder ceux de leurs amis était une sorte de consolation. Ils connaissaient bien sûr les risques de la mine – Grygory était souvent témoin d'accidents –, mais ils n'avaient jamais pensé qu'un tel drame pourrait arriver. Au bout d'une dizaine de minutes, Grygory alla rejoindre les enfants dans la grange.

La maison était un peu à l'extérieur de lakoutsk, ville considérée comme la plus froide au monde. Ce jour-là, le thermomètre indiquait -25 degrés, ce qui est froid, mais encore loin des -40 degrés qu'il peut y faire en janvier! En ouvrant la porte de la grange, Grygory vit les enfants devant les cages des lapines. Celles-ci avaient mis bas récemment et leurs lapereaux jouaient joyeusement dans la paille. Dans un coin du bâtiment, deux chevaux et une vache, de races nordiques, mâchaient tranquillement leur foin. Adaptés au rude climat de la Sibérie, ils étaient bien gras et recouverts d'une épaisse couche de poil. Dans un autre coin, six huskys levèrent la tête pour voir si on venait les atteler. Quand ils virent que Grygory n'allait pas vers eux, ils remirent leur museau sous leur queue et se rendormirent. Plusieurs résidents de lakoutsk possédaient des chiens de traîneau leur permettant de voyager l'hiver ou de

simplement s'amuser dans les sentiers interminables de la steppe sibérienne. Même Jorik, à douze ans, savait piloter. Il avait déjà quatre chiens à lui, que Grygory avait spécialement sélectionnés pour qu'ils obéissent au garçon. À la maison, les chiens restaient dans une cabane que Jorik avait construite avec son père. Parfois, le garçon allait les voir avant de se mettre au lit, et il n'était pas rare que sa mère doive venir le chercher puisqu'il s'endormait au milieu des chiens qu'il adorait.

Grygory se dirigea vers une botte de foin, s'y assit et demanda aux enfants de le rejoindre. Reconnu comme un des meilleurs conteurs de la région, il s'installait habituellement ainsi pour leur raconter une de ses fameuses histoires. Ce jour-là, toutefois, on sentait dans sa voix qu'il ne serait pas question de la dangereuse Baba Yaga ou d'un autre personnage aux pouvoirs étranges.

– Vous vous souvenez, l'hiver dernier, quand les chiens sont tombés dans la rivière, quand la glace s'est brisée? Vous vous souvenez d'Anastasia et de Grisha, qu'on a rattrapées grâce à leur harnais, mais qui sont mortes le lendemain? C'était un accident. Les accidents arrivent et on ne peut rien y faire... La mort survient...

Grygory, la voix brisée, marqua une pause, alors que ses yeux bleus s'emplissaient d'eau. Il tira sur sa barbe et poursuivit :



illustration : Laurine Spehner

– Eh bien, à la mine, il y a souvent des accidents et il en est arrivé un gros aujourd’hui. Sept morts.

En entendant ces paroles, Jorik sut que quelque chose était arrivé à ses parents. Il serra Maéva tout contre lui, comme pour la protéger de la nouvelle à venir. Depuis qu’elle était née, six ans auparavant, ses parents lui disaient qu’il était son protecteur et il avait toujours pris ce rôle très au sérieux. Ce jour-là, il sentait qu’il se devait d’être à la hauteur.

– Maéva et Jorik, vos parents sont décédés...

Saint-Pétersbourg

Il y avait maintenant quatre mois que Jorik et sa sœur vivaient chez leur oncle Anton et leur tante Marina à Saint-Pétersbourg. Lorsqu’il avait appris le décès de sa sœur et de son mari, Anton n’avait pas hésité à prendre en charge les enfants. L’appartement n’était pas bien grand certes – trois pièces à peine – mais le couple avait cédé sa chambre, en attendant de trouver mieux. Un soir, l’oncle profita de ce que Maéva était endormie pour parler à Jorik :

– Oui, cher Jorik, nous déménagerons bientôt, l’appartement est trop étroit pour que nous y habitions tous les quatre. Que dirais-tu de déménager près de la rivière Fontanka? Ah, si je gagnais des millions, je nous dénicherai le plus bel appartement de la ville! Quand la maison de tes parents sera vendue, nous trouverons un logement où vous aurez chacun votre chambre. En plus, dans cet appartement-ci, il fait toujours froid. Ah, si l’hiver peut finir et la chaleur venir chasser ce maudit froid qui a tué vos parents, mon pauvre Jorik...

Jorik se taisait. Anton voyait bien dans son visage que quelque chose clochait, mais il attribuait cet air triste au deuil de ses parents. S’il avait pu lire dans la tête du garçon, il aurait vu qu’en plus de ses parents, c’était de toute une vie que Jorik devait faire le deuil. Alors que la Sibérie lui offrait de grands espaces, de la liberté, de longues sorties en traineau, Pétersbourg le faisait sentir à l’étroit. Il y étouffait. Avec sa sœur, il n’avait comme espace de jeu que la cour intérieure de l’immeuble, une cour sombre où l’on ne trouvait qu’un peu de neige grise dans laquelle on n’osait même pas plonger les mains. Mais Jorik ne disait pas tout ceci à son oncle pour ne pas l’attrister. L’homme faisait son possible pour les rendre heureux, mais rien n’aurait donné plus de bonheur au garçon que de rentrer à lakoutsk.

Les jours passaient et le printemps tardait à arriver. Un soir, alors qu’il allait se coucher, Anton passa devant la chambre de Jorik et de Maéva, et il entendit le garçon dire à sa jeune sœur :

– J’aime beaucoup vivre avec oncle Anton, mais nous ne sommes pas d’ici, Maéva. Même si elle est grande, la ville de Pétersbourg est trop petite pour ceux qui ont du sang de Sibérie. On y est à l’étroit sans les grandes plaines de chez nous. Quand je serai assez grand, je t’emmènerai et nous retournerons à lakoutsk. Je rachèterai notre maison et reprendrai mes chiens qui sont chez Grygory et Donia. Voilà! En hiver, tous les jours, je les attèlerai – tu sais comme ils te font rire quand ils te lèchent le visage, Maéva chérie – et nous glisserons jusqu’à ce que le froid fasse craquer nos lèvres, et nous reviendrons à la maison boire du *sbitegne* bien chaud. Tout le monde dit que le froid a tué nos parents, mais le froid n’est pas notre ennemi, Maéva! C’est la négligence des patrons de la mine qui nous a volé papa et maman.

lakoutsk, mois de décembre suivant

Le soleil se levait à peine sur lakoutsk, mais déjà Jorik préparait l’attelage des chiens pour une promenade. Maéva, déjà bien installée au fond du traineau, s’était endormie dans les couvertures apportées par son frère.

La veille, Grygory et Donia les avaient tous reçus pour célébrer la décision d’Anton et de Marina de s’installer dans la maison des parents de Jorik et Maéva, plutôt que de la vendre. Lorsque l’oncle avait entendu Jorik parler à Maéva, il n’avait pu s’empêcher de tout raconter à sa femme et ils avaient décidé de déménager à lakoutsk jusqu’à ce que les enfants atteignent la majorité. Les retrouvailles entre Jorik et ses chiens avaient même fait pleurer oncle Anton, qui n’avait jamais vu son neveu si heureux ni des chiens si excités de retrouver leur maître!

Cela faisait maintenant un an que le terrible accident de la mine avait eu lieu, une longue année de deuil et d’incertitude pour Jorik et Maéva. La direction de la mine avait installé une petite plaque à l’endroit de l’accident, en mémoire des travailleurs décédés. Bientôt, le mois de janvier arriverait avec son froid terrible. Par contre, les journées, elles, allongeraient doucement et on gagnerait quelques minutes de clarté par jour. Ça peut sembler peu, quelques minutes, mais en utilisant ce temps pour faire ce que l’on aime – faire du traineau, être avec sa famille ou ses amis, par exemple –, ces quelques minutes de lumière peuvent combattre bien des froids et bien des malheurs.



Note

1. Titre inspiré d’une citation d’Alexandra David-Néel dans *La lampe de sagesse*.